Henri Dutilleux, poète de la rêverie : éloge prononcé à l'occasion de la remise du prix Ernst von Siemens 2005

Autor(en): **Jameux, Dominique**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Dissonanz = Dissonance**

Band (Jahr): **- (2005)**

Heft 90

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-927609

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

HENRI DUTILLEUX, POÈTE DE LA RÊVERIE

PAR DOMINIQUE JAMEUX

Éloge prononcé à l'occasion de la remise du prix Ernst von Siemens 2005

Cher Henri Dutilleux,
Mesdames et Messieurs,

C'est un grand privilège et un double paradoxe qui me conduit aujourd'hui à prononcer cette « laudatio » d'Henri Dutilleux.

Privilège accordé à un musicologue français, plus simplement à un mélomane français, d'avoir été ainsi sollicité, en ce théâtre où je fus jadis à plusieurs reprises spectateur, afin d'y célébrer un compositeur français parmi les plus éminents non seulement de son siècle, mais de notre histoire. Et double paradoxe d'avoir été choisi pour le faire, alors, d'une part, que mes modestes travaux comme ma pratique professionnelle à la radio m'ont conduit à m'intéresser en priorité à des musiciens de culture allemande, ou plutôt autrichienne, et que la principale exception que je fis à ce tropisme germanique est une étude sur un compositeur français, certes de même stature qu'Henri Dutilleux, mais qui représente à bien des égards presque son antithèse. Vous l'avez couronné de ce même Prix Ernst von Siemens en 1979 : il s'agit de Pierre Boulez.

Je dirais cependant que l'œuvre de Dutilleux, depuis la *Sonate* de 1948 jusqu'aux plus récentes *Correspondances* pour voix et orchestre de 2003, m'a toujours paru d'une évidence qui est peut-être responsable d'une forme d'incuriosité. Une œuvre de Dutilleux, c'est beau, avant tout. Presque comme un fait de nature. L'investigation n'en n'est pas encouragée — et nous attendons tous d'ailleurs le grand livre qui nous en parlerait de façon approfondie. Aussi me permettrez-vous, cher Henri Dutilleux, qu'à défaut de pouvoir exciper d'une compétence musicologique de longue date en ce qui vous concerne, je tente de pallier cette carence par l'expression non seulement d'une admiration, d'une considération, d'une Verehrung que vous méritez tant, mais simplement par l'expression d'un sentiment qui aura surtout à voir avec l'amitié.

Français ! Musicien français ! Musique française ! Vous ne récusez pas vraiment le qualificatif, mais il vous agace un peu. Je vous comprends. On met sous ce terme des qualités de « mesure », d'« élégance », d'« esprit », en lesquelles vous ne reconnaissez pas vraiment votre projet et votre manière. Pour qui écoute *Timbres, Espace, Mouvement*, par exemple, et cette violence du trait et de la couleur que Van Gogh vous inspire en 1978, il est clair que votre art excède singulièrement les dispositions habituelles du jardin à la française. Celui-ci n'ordonne d'ailleurs pas non plus l'art d'un François Couperin, d'un Marc-Antoine Charpentier, d'un Berlioz ou d'un Debussy et de beaucoup d'autres.

Cela étant, il est vrai que la « douceur angevine » chantée par le poète constitue un paysage qui vous est cher, pas seulement parce que vous êtes né dans la capitale de l'Anjou et êtes ensuite revenu habiter sous ce ciel entre Loire et Vienne. Une part de votre musique répond à cette lumière, à cet équilibre, à cette aménité des lignes. Cette inclination ne résume toutefois pas votre monde, loin de là, et vous ne partagez certainement pas avec Joachim du Bellay l'idéal d'un repliement à l'ombre du clocher, vous qui rayonnez partout dans le monde. Vous avez, en d'autres temps, admiré également « des palais romains le front audacieux ». C'était en 1938, à Rome, dans une ambiance de vilenie. Mais le Prix de Rome était alors chez nous le passeport obligé de la carrière de compositeur. L'Académie de France hébergeait les lauréats de l'enseignement académique. Pur produit du Conservatoire de Paris, vous n'avez pas déparé un palmarès qui avait ignoré Saint-Saëns et Ravel ! Vos professeurs s'appelaient Noël et Jean Gallon, Henri Büsser ou Maurice Emmanuel. Mais vos maîtres étaient Fauré, Debussy, Ravel, Roussel, Dukas et, plus lointainement, des musiciens déjà cités, morts depuis longtemps et aujourd'hui si vivants... Juste avant la guerre, le groupe Jeune France vous aurait tendu les bras si vous n'aviez encore été si jeune. Mais vous y seriez-vous laissé capturer ? À voir la résistance que vous avez opposée plus tard à ce qui n'était pas profondément vous, j'en doute un peu. Car Messiaen, Jolivet ou également Honegger ou Poulenc, et plus près de nous le jeune Boulez, vous avez écouté — et vous êtes passé. Cette conduite vous définit entier : curieux, ouvert, respectueux, même facilement admiratif — et indépendant. Vos oreilles sont ouvertes : votre entendement reste maître, sinon exactement fermé. Cela ne m'étonnerait pas qu'au fond de vous-même vous ne pensiez qu'il n'y a nul danger à s'exposer à autrui, quand on est au fond, et sans aucune arrogance, sûr de soi. « Deviens ce que tu es » est une garantie autant qu'une devise.

Il s'est passé quelque chose en 1965. Cette année-là, la création de *Métaboles*, pour orchestre, vous a agrégé officiellement au camp de la novation. Les représentants parfois autoproclamés de celui-ci savent qui en fait partie, qui en est exclu. Il me semble bien que Dutilleux n'en faisait pas partie jusqu'alors. Il a dû se réjouir, s'étonner aussi, de se voir soudain invité au club, alors qu'il n'avait pas le sentiment d'avoir tellement changé depuis qu'il composait vraiment de la musique. Je soupçonne un brin d'amusement en lui. Mais dorénavant, le monde musical devait prendre acte, à chaque œuvre nouvelle, que le succès allait parfois à une musique qui ne résignait rien des audaces de la musique dite « contemporaine ». Votre manière de composer, avec ces plans d'œuvres logiquement dessinés, ces références littéraires ou artistiques éclairantes, votre vocabulaire même, et ces polarisations constantes autour de notes-pivot qui ne

font plus regretter l'estompement de l'harmonie tonale, facilitent la saisie de vos œuvres par un public attentif et bientôt subjugué. Certains compositeurs « d'avant-garde », partis ainsi d'une tabula rasa de toutes « conventions », parce qu'ils étaient au demeurant de vrais musiciens épris aussi de lisibilité formelle et dotés de grande appétence pour le timbre, allaient en ces mêmes années se reconvertir vers une musique toujours plus « classique » dans son équilibre rayonnant et sa volupté sonore ; vous, Henri Dutilleux, parti des rivages opposés de la convention, du respect de la tradition, d'une certaine forme de prudence formelle, alliez en ces années croiser ce cheminement-là et vous rapprocher toujours davantage de l'inouï de votre propre musique. « Il est bon de suivre sa pente, pourvu que ce soit en montant », disait André Gide.

Un trait, dorénavant, ne laisserait pas d'être déconcertant : l'obstination avec laquelle les plus grands solistes, les formations les plus huppées, les chefs les plus prestigieux, se bousculeront pour jouer votre musique. Les *Métaboles* étaient une commande de George Szell pour son orchestre miraculeux de Cleveland. Déjà, Roger Désormière ou Charles Munch avaient dirigé vos deux symphonies, le très jeune Gérard Souzay avait chanté dès 1945 *La Geôle*, sur un texte de Jean Cassou, et une pianiste émérite avait créé la *Sonate*, elle s'appelait Geneviève Joy, [elle est à vos côtés, aujourd'hui comme toujours. Guten Abend, Geneviève Joy !]. Ensuite, ce serait Rostropovitch qui créerait *Tout un monde lointain*, le Quatuor Julliard qui déclencherait *Ainsi la Nuit*, Isaac Stern commanderait *L'Arbre des Songes*, plus près de nous Dawn Upshaw qui chanterait vos *Correspondances*. Et j'oublie quantité de noms prestigieux. Où allons-nous ! Voilà une figure originale de compositeur, moderne au sens où l'entendait et l'intimait Baudelaire, estimé des musiciens, aimé du public, fêté et surtout joué par les grands solistes, d'ordinaire souvent moins téméraires. Comment faites-vous ? Cette « success Story » n'est-elle pas suspecte ? N'aurait-on pas envie de vous lancer un jour, à l'instar d'une apostrophe de Nono à Rihm, rapportée ici même par Reinhold Brinckmann lors de sa laudatio du jeune compositeur allemand, il y a deux ans : « Wolfgang, du brauchst eine Krise ! Henri, Sie brauchen eine Krise ? »

Non, vous n'avez pas besoin de « crise », cher Henri Dutilleux, comme on le dirait pour un enfant gâté à qui tout réussit sans effort. Car la « crise » est inhérente à la pratique de la composition musicale. Il faut ne pas avoir idée de ce que sont les affres de l'œuvre qu'on sait en soi, mais qu'on n'arrive d'abord pas à formuler, les hésitations, les ratures, la gomme qui vous nargue et vous provoque, la stérilité qui s'installe, les désespoirs, les impasses, la solitude, qu'on peut ressentir alors. Une trace de cette quête difficile réside en vos titres, dans le vocabulaire même de vos titres, qui avant d'être des titre à succès sont les stigmates de la quête d'une lumière à travers tant d'ombres et tant d'opacités : *lointain, nuit, songes, résonances, instant, mystère, temps*... C'est un romantisme à la française, celui du rêve et de la litote. Votre monde ressort davantage d'une « poétique de la rêverie » à la Bachelard ou à la Bergson que du romantisme agité et fantastique d'un Hoffmann ou d'un Hölderlin. Mais vous êtes armé contre l'échec : maître de la forme et des proportions, virtuose du timbre et de leur mélange (et en cela bien « français »), en possession d'un métier qui n'empêche pas mais permet au contraire les avancées de l'écriture, vous pouvez pressentir que ce tunnel de l'obscur dans lequel vous tâtonnez ouvrira un jour sur la clarté de l'œuvre, à l'image de ces grands unissons qui si souvent dans vos partitions coagulent dans

Photo : Thomas Dashuber

l'ivresse sonore unanime toutes les postulations polyphoniques qui précèdent. Cela prend du temps, alors que le succès qui vous entoure exige des échéances intenables. Je présume que ce n'est pas là un mince tourment.

Je vous ai, cher Henri Dutilleux, inventé un grand frère. Mort trop jeune, hélas, en 1935 — vous veniez d'obtenir votre Premier prix d'Harmonie dans la classe de Noël Gallon au Conservatoire. Il laisse un catalogue assez réduit, mais dont aucune pièce n'est subalterne. C'est aussi ce qu'on dit de vous. L'élégance de caractère, la courtoisie envers les collègues, la noblesse de conduite doivent être de famille. Un rien d'hédonisme aussi, qui le portait sur la bonne chère, les bons vins, et le goût pour la convivialité. Au fond de lui-même, une inquiétude qui le conduira aux déchirures de Wozzeck ou de la troisième des *Pièces pour orchestre*, et du « giovale » au « desolato » d'une Suite lyrique pour quatuor à cordes, qui semble préfacer à distance votre quatuor *Ainsi la Nuit*. Face aux menaces de perdition, le geste du miroir, du palindrome, des jeux de symétrie, comme des systèmes d'anticipations/mémoires, trament vos œuvres parentes. Il n'est jusqu'à cette commune allégeance des interprètes les plus illustres, et l'obstination des publics à ne pas se sentir écarté de l'œuvre qu'on lui propose, qui ne fassent convergence. « Plaire et toucher », commandait Molière aux dramaturges. La musique, qui se rit des frontières, lui aura donné deux disciples inattendus. Vous n'aviez pas besoin, cher Henri Dutilleux, de cette parentèle avec Alban Berg pour que je considère votre œuvre avec tant d'estime : mais voilà que je me sens proche, décidément, d'une bien belle famille de musiciens.

Je vous remercie de votre attention.